

Propos d'un vieux garçon : l'alpinisme pour tous

Autor(en): **Bert-Net**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 34

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207991>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Mâ, Pernolon, t'è faut pas bâire clli l'absinthe tota pelietta.

— La bâivo pas tota pura, so repondâi Pernolon, la copo avoué dau brantevin.

*

On coup, Pernolon s'étâi soulâ pè Lozeno et s'è reintornâve ein tegnein ti lè bord dâi terrau. A la vi iô felâve dévânt lo cabaret, vaicé lo carbaté que lo vâi passâ, bin bon sou.

— Lo serpeint de Pernolon, que ie fâ dinse à sa fenna, s'è soulâ vè on autro que tsi mè : marqua lâi on litre.

*

Mâ, quand l'a falîu payî, Pernolon s'è maus-sâve bin que lo carbaté lâi comptâve oquie per dessû lo martsî et fasâi lo reniteint. S'è rappelâve pas de clli litre et voliâve pas ein oûre dévesâ.

— Sâ-to, Pernolon, que lâi fasâi lo carbaté po lo coëna, sâ-to porquie ti lè Jui fotant lo camp de pè Lozena.

— Na.

— Eh bin ! l'è que du que te lâi va n'ant pe rein à fère : t'i pe Jui que leu.

Lè z'autro risant, mâ Pernolon étâi on tot fin po rebriqué.

— Et tè, que lâi désâi, pâo-to mè dere quinna différeince lâi a eintre on pot de tsambra et on carbaté ?

— N'ein sé rein.

— Eh bin ! l'è qu'on pot de tsambra l'è plliein le matin, et on carbaté la né.

MARC A LOUIS.

Pourquoi ? — Ce n'est pas cet été.

— Maman, demande Riquet, pourquoi il pleut ?

— Mais, petit nigaud, c'est pour faire pousser les fleurs et les légumes.

— Ah !... oui ?... Alors, pourquoi il pleut aussi sur le toit ?

DANS LE MIDI, EN 1661

Un nombre des fanfares de France venues au concours de musique de Lausanne, il s'en trouvait quelques-unes du Midi. Leur passage nous a rappelé les lettres qu'écrivait du Languedoc Racine à La Fontaine et à d'autres de ses amis, poètes comme lui. L'auteur de *Phèdre* n'avait alors que 21 ans. Mais, ainsi qu'on le verra dans les fragments ci-dessous, son talent perce déjà dans les tableaux qu'il dessine en quelques mots. Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé dans le sud de la France — et ils sont sans doute nombreux — verront si ce que Racine dit du pays et des habitants a beaucoup changé depuis deux siècles et demi.

A M. De La Fontaine.

Usez, 11 novembre 1661.

J'ai bien vu du pays et j'ai bien voyagé Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

... Mon voyage a été plus heureux que je ne pensais. Nous n'avons eu que deux heures de pluie jusqu'à Lyon. Notre compagnie était assez gaie et plaisante : il y avait trois huguenots, un Anglais, deux Italiens, un conseiller du Châtelet, deux secrétaires du roi, et deux de ses mousquetaires; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquais pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit; car j'avais fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé; ainsi j'ai toujours été bien couché; et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte-Genève j'avais été à celui de la rue Galande.

A Lyon, je ne suis resté que deux jours, et je m'embarquai sur le Rhône avec deux mousquetaires de notre troupe, qui étaient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a huit jours, dans un vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avons retenu exprès avec le meilleur patron du pays; car il n'y a pas trop

de sûreté de se mettre sur le Rhône qu'à de bonnes enseignes; néanmoins, comme il n'avait point plu du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avait perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvait sans difficulté Voir ses naïades toutes nues, Et qui, honteuses d'être vues, Pour mieux cacher leur nudité, Cherchaient des places inconnues. Ces nymphes sont de gros rochers, Auteurs de mainte sépulture, Et dont l'effroyable figure

Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fîmes deux jours sur le Rhône et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud pour ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin à Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier qu'ayant besoin de petits clous à brochette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de brochettes; il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a lieu d'enrager en de semblables malentendus; cela irait à l'infini si je voulais dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays, comme moi.

Au reste, pour la situation d'Usez, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continu, si bien qu'en quelque temps qu'il fasse on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis! J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant; et l'on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et bien des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre et j'appréhendais bien ce changement; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et, sans mentir, il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous pourrez me reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent l'huile.

Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage pour ne pas vous ennuyer. Je ne me saurais empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avait dit beaucoup de bien à Paris; mais, sans mentir, on ne m'en avait encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre et pour l'excellence; il n'y a pas une villageoise, pas une savetière, qui ne disputât de beauté avec les Fouillon et les Menneville. Si le pays, de soi, avait un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins frêquents, on le prendrait pour un vrai pays de Cythère. Toutes les femmes y sont éclatantes,

et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Et pour ce qui est de leur personne, ... mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage; aussi bien ce serait profaner une maison de bénéficiaire comme celle où je suis¹, que d'y faire de longs discours sur cette matière. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit: soyez aveugle. Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les régulars, comme j'ai été loup avec vous; et avec les autres loups vos compères. Adiousias.

A M. Vitart.

Usez, 15 novembre 1661.

On me fait ici force caresses, à cause de mon oncle: il n'y a pas un curé ni maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurais répondre que par des révérences, car je n'entends pas le français de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien; ainsi je tire le pied fort humblement, et je dis, quand tout est fait: *adiousias*. Je suis marié pourtant de ne les point entendre; car si je continue à ne leur point répondre, j'aurais bientôt la réputation d'un incivil, ou d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela est, car en ce pays les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouventé de voir tous les jours des villageois, pieds-nus, ou ensabotés (ce mot doit bien passer, puisque *encapuchonné* a passé) qui font des révérences comme s'ils avaient appris à danser toute leur vie: outre cela, ils causent des mieux; et j'espère que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous assure qu'on y est fin et délié.

Au même.

Usez, 13 juin 1662.

On fait ici la moisson; on voit un tas de moissonneurs, rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons; et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un moment, et se relèvent aussitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres; je ne pourrais être un moment dehors sans mourir, l'air est aussi chaud que dans un four allumé...

JEAN RACINE.

Punition. — René a été « mis au coin » par sa maîtresse d'école... C'est là que le trouve sa mère en le venant chercher. Le voyant tout souriant, quand même, elle s'en étonne et le questionne.

Alors, René, d'un air moqueur :

— C'est parce que tout le monde voit mon derrière!

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

L'alpinisme pour tous.



J'accompagnai l'autre jour à la gare un ami qui s'en allait passer ses vacances à la montagne. Il me raconta ses projets: promenades charmantes dans les étroits sentiers qui serpentent au flanc de l'alpe; ascensions vertigineuses de ces pics qui surplombent l'abîme et semblent défier les grimpeurs les plus téméraires. Mis en goût par ces récits, ce n'est point sans envie que je vis partir le train.

Je m'en retournai en pensant aux beaux projets de mon ami et, dans mon dépit, trouvai à ma ville natale un aspect tout particulièrement inhospitalier; les larges avenues me rappelaient

¹ Racine était chez son oncle, chanoine de Sainte-Genève.

par contraste le charme des petits sentiers escarpés; le macadam éblouissant et l'asphalte amollie par la chaleur me faisait désirer les rudes aspérités du rocher, des « vires » et des « chemi-nées » qu'on gravit non sans peine.

Arrivé sur le Grand-Pont, j'eus une agréable surprise. Désireux sans doute de donner aux pauvres gens, comme moi, que leurs occupations retiennent en ville, l'illusion des chemins alpestres, notre prévoyante édilité avait bouleversé la large artère jadis spacieuse et plane. Sur plus de la moitié de la chaussée, c'était un amoncellement de cubes de ciment, un chaos de débris et de terre qui, avec un peu de bonne volonté, pouvaient fort bien figurer les éboulis de l'alpe. Il ne restait pour la circulation qu'un espace étroit et encombré, ce qui est de nature à développer le sang-froid et le coup d'œil de ceux qui osaient s'y aventurer. Et je rendis hommage à l'idée excellente de nos autorités qui choisissent pour bouleverser nos rues le moment où il y a chez nous le plus grand nombre d'étrangers. Ce mode de faire — que je ne saurais trop louer — évite aux visiteurs étrangers qui s'attendent à ne trouver en Suisse que des sentiers étroits et dangereux et quasi impraticables, la désillusion de voir chez nous des rues larges et bien entretenues, tout comme chez eux, et qui enlèveraient à notre pays un peu de ce pittoresque qui fait son charme.

Je n'étais pas au bout de mes agréables surprises. Comme je montais au Signal, par la grande route qui s'élève au flanc de la colline, je trouvais à certains endroits la chaussée recouverte d'une couche épaisse de cailloux tranchants et aigus. Si je n'avais pas été ainsi absorbé par mes projets d'alpinisme, j'aurais probablement deviné qu'on était en train de recharger la route, bien que cette opération ne se fasse habituellement qu'en hiver. Au lieu de cette supposition par trop prosaïque, mon imagination poursuivie par la hantise des hauts sommets me persuada que je devais traverser l'un de ces pierriers qui défendent l'abord des cimes de nos Alpes. Et, brandissant ma canne de promeneur ainsi qu'un piolet audacieux, je marchais allègrement sur la route dont les cailloux me meurtrissaient les pieds, à l'assaut de cette sommité imaginaire.

Arrivé au Signal, la magnifique vue dont on y jouit n'était pas pour me faire revenir de mon fol rêve. La foule bruyante et polyglotte qui s'y trouvait et le bruit sourd du funiculaire tout proche me renforcèrent cette illusion :

« Décidément, pensai-je, en me rappelant mes souvenirs des Rochers-de-Naye, du Gornergrat et de l'Eigergletscher, c'est magnifique ici. Ce vaste panorama, ce chemin de fer hardi, ces élégantes entravées et ces « rastas » à la mode de demain, c'est tout ce qu'il y a de plus « haute-montagne. »

BERT-NET

Le Mari de Jonquille. — Le meilleur remède contre la littérature immorale ou vaine, c'est la bonne. C'est ce qu'ont admirablement compris MM. Payot et Cie, éditeurs à Lausanne, en créant leur collection du *Roman romand*, qui a pour but de mettre à la portée de tous en une édition très élégante, bien que d'un prix modique — 60 centimes — les meilleurs des ouvrages des écrivains romands les plus réputés.

Un des plus intéressants est sans contredit le roman de T. Combe, « *Le Mari de Jonquille* », si frais, si vivant, si pittoresque.

T. Combe a su, dans cette œuvre palpitante et forte, dérouler, à l'instar des plus grands romanciers, une action singulièrement dramatique que le lecteur veut suivre jusqu'au bout, tant est vif l'intérêt qu'il porte dès le début aux personnages créés par l'auteur.

PLAISIR ! FIERTÉ ! ORGUEIL !

Un de nos lecteurs nous adresse la lettre suivante :

» Mon cher *Conteur*,

JE suis navré d'être un *patriotard*, au sens de ton article du 29 juillet dernier, mais je puis t'assurer que j'y allais de franc jeu et sans prétention, croyant faire un peu de bien et exprimer les sentiments de la grande majorité des assistants à notre assemblée.

» Faut-il continuer la tradition ?

» Faut-il couper le mal par la racine ?

» A toi et à tes lecteurs de me répondre et de me convaincre. »

(Signature.)

Cette lettre est accompagnée du « toast à la patrie » que voici. Il fut porté, par l'auteur de cette lettre, à une assemblée qui eut lieu à Montreux, le 25 juin dernier.

Mesdames, Messieurs, chers collègues,

Vous venez de m'appeler à porter le toast à la Patrie, merci de votre confiance, je m'en montrerai digne, *en étant très court* (ici, c'est nous qui soulignons. — *Réd.*), et je veux remplir ma tâche avec *plaisir, fierté et orgueil*.

Oui, Mesdames et Messieurs, avec *plaisir*, car il est toujours agréable de parler de ce que l'on aime, et j'aime ma patrie de tout mon cœur, et je crois ne pas me tromper en disant qu'ici, nous sommes tous du même sentiment.

Avec *fierté*, oh ! oui, certainement, quand je regarde en arrière et que je vois par la pensée ces quelques hommes qui n'ont pas eu peur de sacrifier leur temps, leur argent, leurs familles, leur vie même, pour conquérir la *liberté* dont nous jouissons. Oh ! oui, avec *fierté* quand je pense que depuis six siècles, notre Suisse chérie poursuit sa course au travers des obstacles, des orages de la nature, des passions humaines; forte de son bon droit, sans autre ambition que de conserver sa liberté.

Avec *orgueil*, également, oui, Mesdames et Messieurs, d'abord parce que n'est pas Suisse qui veut, et que nous sommes tous heureux, n'est-il pas vrai, d'être de ces privilégiés. Orgueilleux de ma patrie, oh ! oui. Quand je regarde notre beau lac, si beau, si nécessaire à nos cœurs de riverains, que l'on s'ennuie dès que l'on ne le voit plus, et Montreux, ce bijou renfermé dans son écrin superbe de montagnes majestueuses, de vallées fertiles, de forêts sombres et de ses narcisses, fleurs embaumées, aux couleurs fédérales. Et nos Alpes, est-ce qu'elles ne nous inspirent pas *l'orgueil* de chez nous ? par leurs glaciers, leur neige et leurs dangers. Quant à toi, mon *Jura*, plus modeste, mais tout autant aimé, tu me parles par ton calme, la richesse de ton industrie, la beauté de tes troupeaux, l'excellence de tes produits.

Avec *orgueil* encore, quand je songe à nos tireurs qui depuis de nombreuses années sont toujours les premiers.

Avec *orgueil* toujours, quand je songe à nos institutions politiques, qui permettent à tout citoyen intelligent, capable et travailleur, d'occuper les fonctions les plus hautes; ce que nous avons en politique, nous le possédons également au militaire, où nous voyons des fils de postiers, officier, instructeur, etc., tandis que les propriétaires restent quelquefois simples soldats. C'est avec non moins d'*orgueil* que je songe à nos services publics, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, la *poste*, etc., etc., rouage important dans un pays sillonné en tous sens, jour après jour, par des étrangers, souvent blasés, toujours exigeants; mais nous pouvons dire qu'à part les petits frottements inévitables, nos services satisfont les plus exigeants. Aussi permettez-moi, en passant, amis et chers collègues, de vous demander de rester toujours dignes de vos fonctions, serviables sans servilité, propres dans vos uniformes comme dans vos paroles, gais, joyeux et contents, comme des hommes libres doivent l'être, quand ils sont les auxiliaires indispensables, les collaborateurs nécessaires à une institution, dont on ne pourrait plus se passer, non seulement en Suisse, en Europe, mais dans l'univers tout entier.

Soyons fiers, orgueilleux et reconnaissants, chers collègues, d'appartenir à cette utile phalange.

Mesdames et Messieurs, n'allez pas croire par ce qui précède que je pense *qu'il n'y en a point comme nous*. Oh ! non, mille fois non, je sais trop que l'homme s'attache au coin de pays qui l'a vu naître, au sol où il a sa chaumière, sa famille, son nid, où il souffre, où il est heureux. Que je regarde au nord ou au sud, à l'orient ou à l'occident, partout je vois des hommes qui luttent, qui peinent, mais qui, comme *nous*, aiment leur patrie de tout leur cœur, et, comme nous encore, la trouvent plus belle que toutes les autres.

Mesdames et Messieurs, je suis en même temps fier et orgueilleux d'appartenir à une république qui a pris comme symbole de la patrie une femme, aux traits nobles, au cœur fier, au clair regard, car rien n'est possible sans la femme. Mesdames, vous êtes le levier du monde, toutes nos actions ont pour but de vous être agréable, de vous plaire, de vous conquérir, sans vous pas d'humanité, pas de foyer, pas de Patrie. Continuez donc à être le sel de notre terre chérie, ne vous laissez pas entraîner aux idées nouvelles, qui font presque une honte de la maternité, continuez à peupler notre territoire de solides et fidèles Suisses, donnez-leur beaucoup de sœurs, afin que leurs vies aient pour but le foyer, la famille, la Patrie.

Oh ! Suisse chérie, oh ! Patrie bien aimée, à toi nos cœurs, à toi nos vies ! Oh, ma belle Helvétie, puisses-tu vivre heureuse et prospère à jamais, tel est le vœu que forment, dans ce jour de fête, tes enfants !

« A toi, *Conteur*, et à tes lecteurs de me répondre et de me convaincre ? » dit notre correspondant.

La question est franchement posée. Elle demande et autorise donc une franche réponse.

Quelle est l'opinion de nos lecteurs ? Nous l'ignorons. Voici la nôtre, exprimée simplement, en toute sincérité et sans aucune prétention de convaincre notre correspondant.

Le toast ci-dessus est l'expression des sentiments sincères d'un bon patriote, mais il nous paraît qu'il eût suffi très amplement de la moitié de cela pour dire aussi pleinement les mêmes idées, faire le même bien et interpréter aussi fidèlement les sentiments de la majorité des auditeurs.

Du moins, c'est mon avis, si ce n'est pas le vôtre. C'est en vain sûrement que je ferai l'apôtre

Et voudrais vous prêcher ;

Car j'ai dans mon bon sens acquis la certitude

Qu'en choses d'habitude

Vouloir changer quelqu'un, c'est battre le rocher.

C'est Louis Favrat qui a dit un jour cela. Il s'y connaissait, sans doute. — J. M.

La preuve. — Mme *** ne peut garder ses cuisinières. On dit que c'est un effet de son bon caractère — pauvre M.*** !

Toutes les huitaines, toutes les quinzaines, au plus, c'est une nouvelle cuisinière.

La dernière a quitté l'autre jour cette place dorée ; mardi, si nous ne faisons erreur.

En allant prendre congé de sa maîtresse, qui est dans une situation intéressante, elle lui présentait ses bons souhaits pour l'heureuse venue de ce *garçon*.

— Mais, dit madame, comment savez-vous que ce sera un garçon ?

— Oh ! madame, j'en suis très sûre.

— Très sûre !... très sûre !... mais pourquoi ?

— Oh ! moi t'é, parce que si c'était une fille, Madame ne l'aurait pas gardée si longtemps !...
D.

Pour la soirée. — Le *Kursaal* est fermé. Il fait peau neuve. Le 15 septembre, il rouvrira tout battant neuf et les abords en auront été améliorés, ce qui n'est pas du luxe.

Le *Lumen*, lui, grâce à sa température exquise, continue d'attirer de nombreux spectateurs à ses représentations cinématographiques. A bientôt des représentations théâtrales.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO